



Cheval de Troie

Un rire. Celui d'une petite fille tenant son jouet préféré entre ses mains.

Ses doigts encore juvéniles s'amuse à parcourir les contours usés par le temps de l'objet de bois. Ce même animal qui vit à quelques pas de chez elle et n'hésite jamais à lui fourrer son museau dans le cou, jusqu'à ce qu'elle lui offre la pomme prévue pour son déjeuner. Elle en a d'ailleurs pris l'habitude et lui en garde une chaque jour, cachée dans une poche de sa robe.

Elle ne s'est pas séparée une seule fois de l'objet depuis que son père le lui a offert, créé avec dextérité spécialement pour sa fille adorée. L'animal de bois partage ses nuits et l'accompagne à chaque sortie. Il est le gardien de ses secrets, dont le plus précieux est la petite gravure de ses initiales, cachée entre les pattes avant de l'animal, sur la poitrine, à la place du cœur. Les siennes. *DG. Dolores Garcia.*

Étendue sur le sol carrelé du salon, sa robe formant une mare de soie rouge autour d'elle, elle joue, s'imaginant galoper à travers champs sur le dos de son fidèle compagnon. Des coups étouffés à la porte la tirent de son rêve. Sa mère ouvre. C'est le voisin. Il parle d'une manière tellement confuse et précipitée que la petite fille a du mal à comprendre. Elle ne saisit que deux mots : *Ils arrivent.* Dès ce moment, tout s'accélère et se mélange dans un flot de couleurs et de paroles inquiètes. Ses parents s'activent et entassent le plus d'affaires possible dans les maigres valises qu'ils possèdent. La petite fille demande ce qu'il se passe. On lui répond qu'ils partent en vacances.

Elle est tirée par le bras vers la porte, la main crispée autour de son jouet. En un rien de temps, ils sont dehors. Son père ferme la maison. La fillette a la douloureuse impression de voir son foyer pour la toute dernière fois. Les larmes lui montent aux yeux, mais elle s'empêche de les laisser couler. Elle tourne le dos à sa demeure. Tout semble calme autour d'elle. Le soleil, haut dans le ciel sans nuage, est prometteur d'un bel après-midi de février. Les quelques passants vaquent à leurs occupations journalières sans leur accorder un seul regard. Des débris sont encore entassés dans les rues.

Les deux adultes se parent rapidement d'un masque de nonchalance qui déstabilise leur enfant. Ils la prennent chacun par une main, la forçant à lâcher à contrecœur son jouet



et à le cacher dans sa veste. Ils se dirigent à grands pas vers la gare. Plus ils s'en approchent, plus la tension semble monter. De plus en plus de passants apparaissent. Tout le monde se bouscule. Les gens fuient. Des soldats armés jusqu'aux dents surgissent. La peur agrippe de ses doigts crochus le cœur de la petite fille. Des cris jaillissent de toutes parts. Des ordres sont donnés : on ne laisse personne passer.

En se faufilant à travers la foule, ils finissent par atteindre un poste de contrôle. Des séries de questions sont posées. L'attente paraît interminable. Leurs papiers sont longuement vérifiés. Tout espoir semble perdu... Finalement on les laisse passer. Juste à temps. Le train est sur le point de partir. Ils enjambent les rails et entrent dans le wagon. Alors que la fillette s'autorise enfin à souffler, une main l'agrippe par derrière. Elle se retourne avec effroi : un homme tente de se hisser dans la cabine en pleurant. Un soldat arrive rapidement pour le dégager à coup de matraque. L'enfant est immédiatement placée derrière son père. On lui demande si tout va bien. Elle s'apprête à répondre que oui mais un affreux sentiment lui saisit soudain l'estomac. Elle retourne ses poches. Vides. Le cheval de bois n'est plus là.

Piétiné par de nombreux pieds, l'objet se perd dans la foule, seul. Peu à peu, les flots finissent par se tarir. Une main le remarque alors et le ramasse. Le cheval est jeté dans un sac. Toutes les lumières s'éteignent. Le monde est sens dessus dessous, tout bouge. Puis les lumières reviennent d'un coup. Une main agrippe à nouveau le jouet et le dépose dans une autre main plus petite. Un enfant. Son père le lui offre. Un cadeau. Le garçon s'empresse d'aller l'ajouter à son champ de bataille. Ce cheval portera le grand général, son père. Les petits soldats républicains tombent sous les sabots du destrier et de son cavalier. Les combats s'enchaînent. Des centaines. Chaque jour signe son lot de batailles. Le cheval de bois semble invincible.

Puis un jour il se blesse. Sa patte arrière est sectionnée par le sabre tranchant d'un soldat en fer. Il ne peut plus tenir debout. Il ne sert plus à rien. Le petit garçon s'en débarrasse alors aussi rapidement qu'il l'a recueilli et le jette sans vergogne dans un ruisseau qui passe par là. L'objet touche le fond puis remonte à la surface. Il flotte doucement. Mais le courant commence à accélérer et il se retrouve bientôt dans des rapides. L'eau le fouette de tous côtés. Tout s'embrouille. Le bois s'effrite. Cela dure une éternité.

Le jouet n'est que l'ombre de lui-même quand on le découvre, flottant près d'une petite crique. Pourtant on n'hésite pas à se mouiller les pieds pour aller le chercher. On le ramène en un clin d'œil dans un foyer douillet et on le laisse sécher près d'un feu de bois



Flora DALIGAUD – Lycée Esclangon, Manosque (04)

crépitant. Des paroles sont échangées. La langue parlée n'est plus la même que celle de naissance du jouet.

L'animal est raccommo­dé à l'aide de divers outils par une main calleuse d'artisan. Une fois la restauration finie, il a l'air neuf. Il est alors accueilli par le sourire éblouissant d'une petite fille qui le serre aussitôt dans ses bras. Elle n'a jamais eu un jouet aussi beau. Elle le gardera toute sa vie. Et ce sera le cas. Les années qui suivent ne sont que rire et chaleur. L'animal de bois est plus qu'aimé. Puis la petite fille grandit et devient une femme. Le jouet est alors placé avec tous les autres dans un grenier sombre plein de toiles d'araignées. La poussière s'agglutine sur l'encolure fatiguée de l'objet. Le temps s'étire comme un fil de soie.

Un jour pourtant, la porte s'ouvre et on le sort de sa caisse. Il est nettoyé pour finir exposé sur une table avec d'autres antiquités. Les heures s'écoulent, les gens passent. Le nombre d'objets diminue progressivement, mais le cheval est encore là. Alors qu'on s'apprête à fermer le stand, une voix s'élève pour demander combien coûte ce jouet. Celle-ci semble satisfaite quand on lui annonce le prix car elle agrippe l'objet et s'empresse de payer. On l'emporte puis on l'emballé dans un papier. Tout disparaît alors sous un voile de couleur. On le transporte à nouveau.

Des voix surgissent de toute part. C'est un jour de fête. Quelqu'un célèbre ses quatre-vingt-dix ans. De nombreux chants se succèdent, puis c'est le gâteau et enfin l'heure des cadeaux. Les papiers se froissent. Les remerciements fusent. Enfin, c'est au tour du petit cheval de bois. On annonce qu'on l'a acheté car il avait fait penser au jouet dont parlait tant la nonagénaire, celui qui avait partagé toutes les atrocités de son passé dans une guerre oubliée. Le papier entourant l'objet est alors arraché avec difficulté par des doigts ayant connu de nombreuses années. Puis le rideau se lève ; des yeux rencontrent ceux de l'animal. Ces mêmes yeux s'écarquillent, pour ensuite se remplir de larmes quand l'objet est retourné pour révéler son secret. *DG*.

Un rire. Celui d'une petite fille tenant de nouveau son jouet préféré entre ses mains.

Flora DALIGAUD